

✦ CLASSIQUES GARNIER ✦

U 98/485 DIDEROT

JACQUES
LE FATALISTE
ET SON MAITRE



Librairie GARNIER FRÈRES
6, Rue des Saints-Pères, 6
— PARIS —

DIDEROT

JACQUES LE FATALISTE

ET

SON MAITRE

685

À

138
485
BIDEROT

JACQUES LE FATALISTE

ET

SON MAITRE

NOTICE ET NOTES

PAR

J. ASSÉZAT



PARIS

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

À

NOTICE PRÉLIMINAIRE

Comme *le Neveu de Rameau*, *Jacques le Fataliste* fut connu en Allemagne avant de l'être en France. Schiller en avait traduit, en 1785, l'épisode de M^{me} de La Pommeraye, sous ce titre : *Vengeance de femme*, pour le journal *Thalie*¹. Il en tenait la copie de M. de Dalberg. Il parut, en 1792, une traduction du roman sous ce titre : *Jacob und sein Herr* (Jacques et son Maître), par Mylius. Le traducteur disait : « *Jacques le Fataliste* est une des pièces les plus précieuses de la succession littéraire non imprimée de Diderot. Ce petit roman sera difficilement publié dans la langue de l'auteur. Il en existe bien une vingtaine de copies en Allemagne, mais comme en dépôt. Elles doivent être conservées secrètement et n'être jamais mises au jour. Une de ces copies a été communiquée au traducteur, sous la promesse solennelle de ne pas confier le texte français à la presse². »

Deux ans plus tard, l'Institut de France s'organisait. Un de ses premiers soins fut de s'occuper de dresser une sorte de bilan des richesses perdues de la littérature française. On s'inquiéta, entre autres choses, d'un chant de *Vert-Vert*

1. Cette traduction fut retraduite en français sous ce titre : *Exemple singulier de la vengeance d'une femme*, conte moral, ouvrage posthume de Diderot. Londre (*sic*) 1793, in-18 de 99 pages, y compris le titre, avec un avertissement.

2. ROSENKRANZ, *Diderot's Leben und Werke*, t. II, p. 316.

intitulé *l'Ouvroir*, qu'on crut être entre les mains du prince Henri de Prusse. Ce prince, qui, après avoir montré qu'il était bon capitaine, dut se réfugier dans une demi-obscurité pour ne pas risquer de trop déplaire à Frédéric II, son frère, occupait noblement ses loisirs en cultivant les lettres, les arts et les sciences. Il était un des souscripteurs à la *Correspondance* de Grimm. Il s'intéressait particulièrement à Diderot. La lectrice de sa femme, M^{me} de Prémontval, dont il sera question dans le roman, avait pu parler *de visu*. Ce n'est pas cependant par elle, comme l'a cru l'éditeur Brière, qu'il eut communication de *Jacques le Fataliste*, puisqu'elle était morte plusieurs années avant que ce livre fût écrit. Il en possédait une copie au même titre que la vingtaine d'autres personnes dont parle Mylius. Seulement il ne se crut pas obligé à la tenir secrète, et, en réponse à la demande du chant de *Vert-Vert* qu'il n'avait pas, il offrit *Jacques le Fataliste*, qu'il avait. Il reçut des remerciements, et on le pria de mettre à exécution cette louable intention. Il répondit par cette nouvelle lettre :

« J'ai reçu la lettre que vous m'avez adressée. L'Institut national ne me doit aucune reconnaissance pour le désir sincère que j'ai eu de lui prouver mon estime : l'empressement que j'aurais eu de lui envoyer le manuscrit qu'il désirait, s'il eût été en ma puissance, en est le garant. On ne peut pas rendre plus de justice aux grandes vues qui l'animent pour mieux diriger les connaissances de l'humanité.

« Je regrette la perte que fait la littérature de ne pouvoir jouir des œuvres complètes de Gresset, cet auteur ayant une réputation si justement méritée. J'ai fait remettre au citoyen Caillard, ministre plénipotentiaire de la République française, le manuscrit de *Jacques le Fataliste*. J'espère que l'Institut national en sera bientôt en possession. Je suis, avec les sentiments qui vous sont dus, votre affectionné

« HENRI. »